



HAL
open science

Figures politiques et militaires de la Seconde Guerre mondiale : note de synthèse

Pierre Servent

► **To cite this version:**

Pierre Servent. Figures politiques et militaires de la Seconde Guerre mondiale : note de synthèse. 2022. hal-04522991

HAL Id: hal-04522991

<https://u-picardie.hal.science/hal-04522991>

Preprint submitted on 27 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Thèse de Doctorat

Mention Sciences Humaines et Sociales

Spécialité Histoire des civilisations et Histoire contemporaine

présentée à l'École Doctorale en Sciences Humaines et Sociales (ED 586)

de l'Université de Picardie Jules Verne

par

Pierre SERVENT

pour obtenir le grade de Docteur de l'Université de Picardie Jules Verne

Figures politiques et militaires de la Seconde Guerre mondiale

NOTE DE SYNTHÈSE

devant le jury d'examen :

M. Fabrice d'ALMEIDA, Professeur, université Paris II, pré-rapporteur

M. Xavier BONIFACE, Professeur, UPJV, directeur de thèse

M. Jean-François MURACCIOLE, Professeur, université Montpellier III, pré-rapporteur

Mme Claire MOURADIAN, Directrice de recherche émérite, EHES

M. Philippe NIVET, Professeur, UPJV

Note de synthèse

Je souhaite soumettre à l'examen du jury deux ouvrages historiques qui concernent principalement la période de l'entre-deux guerres et celle de la Seconde guerre mondiale. Ils couvrent deux registres d'écriture et de source très différents : il s'agit, tout d'abord, d'un livre consacré au compagnon d'Adolf Hitler, Rudolf Hess. Il fondé, notamment, sur des sources primaires britanniques en grande partie inédites (et marginalement sur des documents allemands, eux-aussi inédits, trouvés par hasard dans les archives britanniques de Kew); d'un livre de vulgarisation sur le maréchal allemand du III^e Reich Erich von Lewinski von Manstein, sans doute le meilleur stratège allemand de la période. Il fut le concepteur du plan d'invasion de la France par les Ardennes (« Le coup de faucille » du printemps 1940) et le « tombeur de Sébastopol » (1942) grâce à une manœuvre originale d'assaut par la mer.

Références de ces deux opus :

- ***Rudolf Hess. La dernière énigme du Troisième Reich*, Paris, Perrin, 2019, 495 p.**
- ***Von Manstein, le stratège du III^e Reich*, Collection « Maîtres de guerre » dirigée par le professeur François Kersaudy, Paris, Perrin, 2012, 263 p.**

*

- **Ego-histoire.**

Même si l'ego-histoire semble un genre un peu passé de mode (ce que l'on peut regretter), il semble nécessaire d'y consacrer quelques lignes pour éclairer le Jury sur un parcours qui a inévitablement laissé sa marque sur le candidat. Avec beaucoup de modestie, nous placerons nos pas dans ceux laissés par *L'historien du dimanche* Philippe

Ariès¹, considéré comme l'un des pionniers pilliers de ce que l'on nommait hier « Histoire des mentalités », et par son complice Pierre Nora. Dans sa brève introduction au célèbre livre « Essais d'ego-histoire », Pierre Nora précise la philosophie qui avait inspiré son projet et à laquelle s'étaient ralliés à la fin du siècle dernier des historiens de renom. Ils avaient accepté de se faire, en quelque sorte, les mémorialistes-archéologues de leur propre itinéraire :

- « **Ni autobiographie faussement littéraire, ni confessions inutilement intimes, ni profession de foi abstraite, ni tentative de psychanalyse sauvage. L'exercice consiste à éclairer sa propre histoire comme on ferait l'histoire d'un autre, à essayer d'appliquer à soi-même, chacun dans son style et avec les méthodes qui lui sont chères, le regard froid, englobant, explicatif qu'on a si souvent porté sur d'autres.** »

Sans être certain d'y être parvenu parfaitement, nous avons tenté de suivre ce fil en étant le plus *froid* et le plus *explicatif* possible.

Au commencement de cette passion pour l'histoire, il y a le regard étonné d'un tout jeune enfant de sept ou huit ans devant les nombreux souvenirs militaires qui parsemaient la villa montpelliéraine de l'un de ses deux grands-pères (côté paternel) prénommé Louis. En ce début des années soixante, comme dans de nombreuses familles françaises, les cendres de la Grande Guerre sommeillaient encore sur les étagères, les murs et les cheminées (et dans les mémoires de quelques millions d'anciens combattant de la guerre): casques avec plaques cuivrées commémoratives, décorations aux rubans étonnement colorés ou insolés, obus brillants et menaçants (pas toujours neutralisés), photographies de personnages étrangement caparaçonnés, artisanats de tranchées, brevets et citations encadrés...

Piquant la curiosité de l'enfant, c'est donc *l'objet* qui à l'origine a fait jaillir une foule de questions. Elles étaient, bien sûr, enfantines et basiques : *comment tu les as eus... c'est fait en quoi... dans quels endroits tu les as eus... cela servait à quoi... qui a gagné la guerre... tu as tué des gens... pourquoi la guerre... tu avais quel âge?* Confusément, ce jeune garçon se demandait comment des objets aussi étranges, - attirants pour certains (les décorations) ou vaguement inquiétants pour d'autres (les obus)-, étaient venus

¹ *Un historien du dimanche*, (en collaboration avec Michel Winock), Seuil, 1980.

s'échouer dans ce cadre provincial tout à fait paisible et immuable. La question se posait d'autant plus que son grand-père n'avait pas vraiment l'allure d'un guerrier. Comment donc raccorder ce que racontaient au premier regard ces objets pétaradants avec une figure grand-paternelle frêle et bonhomme ? Le seul rappel sur sa personne de ces temps barbares était la ribambelle de petits rubans colorés qui ornaient le revers de son veston. Dans sa frise personnelle du temps, Pierre avait placé spontanément l'événement quelque part entre Ivanhoé, Jeanne d'Arc et les mousquetaires.

Néanmoins, il comprit assez vite qu'il y avait une grande différence entre ces époques-épopées révolues et la guerre de 14-18. Il avait sous la main un témoin bien vivant de ce qui s'était passé. Il pouvait donc en parler avec lui. Pendant quelques temps, il allait devenir *Le témoin*, l'unique, la source originelle de toutes choses. Les explications données bien volontiers par le vieil homme créaient tout à coup une proximité frissonnante avec cette guerre très étonnante puisqu'on disait qu'elle avait été « grande ». Evidemment, les réponses aux questions au premier degré entraînèrent d'autres un peu plus affinées au fil des échanges. La *visite* aux objets devint assez vite un rituel de passage de témoin entre l'enfant et son grand-père. Lors des retrouvailles, juste après les salutations familiales d'usage, il était convenu de faire la tournée des souvenirs que le jeune enfant pouvait nommer sans se tromper : croix de chevalier de la légion d'Honneur, croix de guerre avec quatre citations, médaille du combattant, médailles commémoratives alliés et française, médaille anglaise pour bravoure « *in the field* »... Casque Adrian. Obus explosifs de 37mm, etc.

Des excursions dans les deux greniers de la maison lui permirent également de se familiariser avec une forme d'« archéologie » militaire sauvage. Sous les combles, du cœur de grosses malles militaires échouées, il exhumaient des pièces d'uniforme et d'équipement, des journaux, des lettres, des cartes ornées d'un drapeau tricolore. Ces escapades nourrissaient inmanquablement de nouvelles interrogations en redescendant les marches qui le conduisaient vers le temps présent.

Les années passant, il déduisit intuitivement de ce cheminement initiatique dans les tranchées de la mémoire familiale que la notion du temps n'était finalement qu'une convention, qu'avec un peu de curiosité, de doigté, de témoins et de « matériels » *inventés*, on pouvait la *toucher* du doigt. Tout était utile dans cette quête. Les cimetières ne le rebutaient pas à l'occasion. Les tombes étaient peu loquaces mais les traces des

guerres de certains défunts étaient comme de petits messages à décrypter, comme envoyés aux générations suivantes.

Pourquoi fut-il le seul de la fratrie de quatre garçons à avoir été saisi très jeune par cette irrépressible curiosité? Pour éviter la « psychologie sauvage » dont parle plus haut Pierre Nora, nous laisserons cette question en suspens². Mais ce qui est certain, c'est que le jeune enfant ne s'arrêta pas là. En effet, il ne disposait pas d'un seul témoin de première main mais de deux... Il soumit donc son autre grand-père (maternel) à la question. Il passait du Témoin *aux* témoins : de l'histoire monolithique simple à une amorce d'histoire comparée complexe.

Maurice avait fait la Grande Guerre et, lui aussi, en était revenu vivant. Comme l'autre grand-père, il n'avait été pendant plus de quatre ans qu'un simple soldat-citoyen mobilisé. Même si les assises de la réflexion de Pierre étaient extrêmement embryonnaires et ses connaissances faibles, il ne mit pas longtemps à comprendre que le récit des deux hommes ne coïncidaient pas du tout. Ces deux *témoins*, chargés d'une égale affection, ne racontaient pas la même histoire. Ils ne semblaient pas avoir porté le même uniforme. Le différentiel était d'autant plus saisissant que ces deux grands-pères montpelliérains habitaient à quatre cents mètres l'un de l'autre. Passer d'une villa à l'autre, c'était naviguer d'une mémoire ancien-combattante à une autre, d'un ressenti à un autre, comme si les deux hommes avaient servi aux antipodes l'un de l'autre. Quand il passait de l'un à l'autre, il avait le sentiment de franchir une frontière invisible entre deux mondes.

Le récit de Louis (né en 1891), laborantin en pharmacie, mobilisé comme simple soldat au sein du 81^e régiment d'infanterie caserné à Montpellier, sous-officier à la fin de la guerre (sergent-chef³), était héroïque, patriotique, exaltant, excitant... effrayant... donc séduisant. Pierre était toujours impressionné de le voir se lever de son fauteuil d'un coup, pour se mettre au garde-à-vous, chaque fois qu'à la télévision retentissait la Marseillaise.

² Pour les plus curieux, ils pourront se reporter à mon roman historique « *Le testament Aulick* » (en partie autobiographique) publié en 2016 aux éditions Robert-Laffont.

³ Il sera mobilisé en 1939 comme adjudant-chef (il s'était porté volontaire), puis très rapidement démobilisé.

Les souvenirs de Maurice (né en 1893), - employé d'écriture à la préfecture de l'Hérault avant son service militaire et sa mobilisation-, étaient bien différents. Après son service militaire dans l'artillerie montée, il avait été mobilisé dans un état-major loin du front. Ses talents scripturaux étaient requis pour tenir à jour une infime partie de l'immense masse de papiers générée par cette guerre. Esprit frondeur et indépendant, très inventif pour contourner les règlements militaires (notamment pour faire le mur et partir en permission avec de fausses autorisations), grand séducteur, chasseur-pêcheur amoureux de la nature, il était rentré de la Grande Guerre antimilitariste, pacifiste, *bouffeur* d'officiers et de curés. Soldat de première classe, par la force des choses..., il avait mis un soin particulier à coudre lui-même son grade sur sa manche avec la laine la plus fine possible pour qu'on ne le voie pas.

Ce qui était déroutant au début devint très vite stimulant. Comment savoir, disséquer et comprendre ce qui s'était réellement passé alors-même que ceux qui avaient vécu l'évènement en direct ne s'accordaient pas sur leurs versions ? Le témoignage historique serait-il donc avant tout une question d'angle de vue et de posture psychologique ? Il rapprochait cette interrogation d'une autre expérience. Sa mère était peintre amateur. En allant un jour la chercher avec son père à la Grande Chaumières (Paris), il avait aperçu un modèle féminin se rhabillant. Au-delà de la fugitive émotion, il avait remarqué que les feuilles de dessin posées sur les chevalets autour de la scène centrale restituaient une vision du sujet variant sensiblement de l'un à l'autre : le modèle féminin était unique mais les visions des dessinateurs étaient multiples selon la place occupée. Ainsi en allait-il de l'histoire. Il était donc essentiel de varier les perspectives pour avoir une chance de reconstituer fidèlement une partie du puzzle. Plus on fermait la focale, plus le risque était grand de passer à côté de certains aspects d'une époque. Plus on se positionnait au même endroit, moins les différentes aspérités du thème pouvait être saisies. Il fallait donc opter pour le 360°, multiplier les points de vue, changer régulièrement d'appareils et de pellicules, travailler les sensibilités chromatiques.

Vers dix-douze ans, le jeune garçon décida d'enrichir ses sources. Accessibles en grand nombre, il se pencha sur les journaux de l'époque, - *L'Illustration*, *Le Miroir de la guerre*, *Le Panorama de la guerre*, etc.⁴-, et sur certains classiques (*Le Feu* de Barbusse offert par son grand-père antimilitariste ; *Ceux de 14* de Genevoix, *Orages d'acier* de Jünger). Il

⁴ Des sources édifiantes, surtout pour leur conformisme de pensée et leur convergence patriotique.

commença à prendre l'habitude de faire des fiches sur ses lectures pour savoir où se diriger et poser ensuite des questions plus affûtées à ses grands-pères... assez vite à cours de récits personnels nouveaux. Sa petite géographie personnelle accompagnait ses premiers pas d'historien en herbe. Habitant toute l'année à Paris (ses parents étaient *montés* à la capitale⁵), il ne retournait à Montpellier que pour les vacances, petites et grandes. Dans la capitale, une fréquentation assidue des puces de Saint-Ouen et des bouquinistes des quais de Seine permirent d'emmagasiner les matériaux nécessaires pour rendre plus productifs les échanges futurs avec ses deux grands-pères. Son argent de poche lui permit d'acquérir ce qu'il ne savait pas encore être des « sources primaires » : photographies, lettres-cartes de poilus et carnets de prisonniers écrits le plus souvent aux crayons. A ses yeux, ces documents étaient souvent décevants : à leur lecture on pouvait penser que tous les poilus *allaient bien*, qu'ils étaient tout le temps *au repos loin du front*, qu'ils *mangeaient bien* (même si c'était souvent *un peu trop froid*). Les soldats se plaignaient en revanche des retards pris par le courrier et les colis, des permissions trop souvent reportées. Exceptionnelles étaient les mentions concernant les actions de guerre, la disparition des corps, la mort, les blessures (si ce n'est parfois une allusion à *la fine blessure* qui permettrait d'être dégagé du front). Il ne découvrit que plus tard le sens des mots « censure » et « autocensure ». Un jour, son grand-père biffin lui confessa ce qui ne s'écrit pas : il avait bien tiré sur des soldats français de son escouade qui renâclaient à monter à l'assaut des mitrailleuses allemandes. Cette information l'avait profondément marqué. Comment pouvait-on en arriver là ?

Poursuivant sa quête erratique, il se passionna de plus en plus pour « la grande histoire » en lisant sans ordre ni préséance les ouvrages sur 14-18 qui lui tombaient sous la main (bien plus tard, il découvrira avec bonheur le livre de Jean Norton Cru, *Témoins*). Il ne négligeait pas pour autant la « micro-histoire ». N'avait-il pas commencé par ce biais ! Il aimait les détails, les fragments qui éclairent le « petit quotidien ». Parmi bien d'autres, un détail l'avait frappé, - découvert dans un carnet rédigé par un prisonnier français en captivité en Allemagne-, les officiers russes enfermés dans le même Stalag que lui se seraient damnés... pour une boîte de thon française. Ils

⁵ Son père avait intégré l'Ecole supérieure d'électricité (Supélec) et était resté sur Paris pour travailler dans l'énergie atomique, un domaine alors peu porteur dans le Midi. La famille avait donc dû se déraciner ... tout en restant abonnée à Midi-Libre et tout en mangeant la cuisine du sud de la France. Sa mère gardera l'accent chantant du midi jusqu'à la fin de sa vie.

arrachaient les beaux boutons de leurs uniformes aux aigles bicéphales pour les proposer en échange à leurs camarades d'infortune mieux approvisionnés qu'eux⁶.

Au temps de l'adolescence, il commença à former le projet d'être à la fois journaliste, si possible spécialisé dans les questions politique et de défense, – la phrase de Camus sur « *Le journaliste, historien de l'instant* » l'avait frappé-, et officier de réserve pour pouvoir servir son pays et connaître l'institution de l'intérieur. Le premier métier était le gage de se trouver en première ligne pour avoir, peut-être, la chance d'observer, de décrypter, puis de donner ensuite à comprendre aux autres, l'histoire en train de se faire. Le second était également une sorte d'hommage implicite rendu à ses deux grands-pères citoyens-soldats⁷. Multiplier ainsi les angles de vue était, en outre, dans son esprit la garantie de ne pas verser dans une vision monolithique et univoque d'un événement. Avoir deux vies, - une civile et l'autre militaire-, même d'inégal portage en temps passé-, pouvait être une façon de se doter structurellement de points d'observation. Sir Winston Churchill, qui a toute sa vie combiné à un haut degré ces deux approches, a dit un jour que les Réservistes étaient *deux fois citoyens... une fois au regard du monde civil, une fois au regard de l'univers militaire*.

Les études supérieures ont permis d'affiner l'inclinaison de l'enfance, que ce soit à Sciences-Po Paris avec des maîtres comme René Rémond, Philippe Levillain, Jean-Pierre Azéma, Jean-Noël Jeanneney et Raoul Girardet, puis dans le cadre du Cycle supérieur d'Histoire contemporaine⁸ avec un D.E.A sur Verdun et une thèse d'Histoire des mentalités (selon la terminologie de l'époque): « Le mythe Pétain-Verdun : 1916-1940 » - (rédigée, publiée chez Payot avec une préface de Jean-Pierre Azéma, réédité par CNRS éditions en 2015, mais bêtement non soutenue). Ce parcours inachevé de doctorant explique le désir tardif de boucler la boucle quarante ans plus tard.

⁶ Une scène du célèbre film de Jean Renoir *La grande illusion* (1937) lui fera repenser à cette anecdote : les prisonniers russes se précipitent sur d'énormes caisses envoyés par leur gouvernement pour soutenir leur moral. Ils pensent y trouver de la nourriture et de la vodka. Furieux en y découvrant des livres, ils y mettent le feu...

⁷ Aussi étrange que cela puisse paraître, Maurice, qui faisait foi d'antimilitarisme, était très fier d'avoir un petit-fils officier de réserve (Pierre était le seul de la fratrie à l'être). Alors qu'il venait d'être nommé sous-lieutenant de réserve du Génie (1978), il lui avait demandé de lui envoyer une photographie en grand uniforme. Il gardera *pieusement* cette photographie sur son bureau.

⁸ Il fallait alors être recommandé par deux historiens « maison » pour être accepté dans ce cycle: ce furent Philippe Levillain et Jean-Pierre Azéma, tous les deux mes maîtres de conférence à Science-po en Histoire (1^{ère} et 3^e années). Dans le cadre du parcours doctorant, nous avons également suivi un séminaire aux Hautes Etudes Sociales avec Pierre Nora sur les « Lieux de mémoire ». Un séminaire passionnant mais éprouvant car dans une petite salle une douzaine d'élèves fumaient cigarette sur cigarette pendant plus d'une heure.

Les études d'histoire lui ont donné l'habitude de travailler les racines d'un événement sans pour autant basculer dans l'illusion d'une « mécanique » historique qui ferait que les mêmes causes engendreraient les mêmes conséquences. Le désir de traquer le réseau des causalités, de contextualiser, de tenter d'entrer dans la tête des contemporains d'une période travaillée, le goût de travailler « à charge et à décharge » en descendant le courant de l'histoire, et non en le remontant au risque de verser dans une vision téléologique, ont toujours été son fil d'Ariane.

La petite gymnastique, initiée très tôt, consistant à passer la frontière des mémoires pour mieux comprendre une époque a sans doute facilité, par la suite, une certaine propension à l'ubiquité mentale. Plus tard, faire l'expérience de la guerre⁹ *in situ* apparaîtra comme une suite logique à cette curiosité sans barrière et comme un utile viatique pour éviter le goût (trop français à ses yeux) pour les idées alignées comme autant de fleurs artificielles dans un beau jardin. Pour bien saisir ce que Clausewitz nomme très justement *Le brouillard de la guerre*, il n'était pas inutile d'aller en voir les effets directement sur le terrain.

Nos ouvrages consacrés à la géopolitique et aux conflits contemporains, –*Les guerres modernes racontées au civils et aux militaires* (2009) ; *Extension du domaine de la guerre* (2016) ; *Cinquante nuances de guerre* (2018) –, s'inscrivent dans cette filiation intellectuelle née dans l'enfance. Même s'il y a des invariants dans la confrontation du soldat avec la mort donnée ou reçue, le « Phénomène-Guerre »¹⁰ dont parlait Gaston Bouthoul s'est singulièrement enrichi avec l'époque moderne: cyberguerre, confrontation dans l'espace, guerres hybrides mêlant opérations conventionnelles sur le terrain et actions psychologiques ou d'influence sur le Net...

*

Finalement, nous ne nous sommes jamais résignés à choisir entre ces deux passions : l'histoire et l'actualité. Les deux sont indissociablement liés dans notre esprit. D'ailleurs, il peut y avoir parfois des télescopages étonnants. En 2014, la Russie occupe

⁹ C'est ce Pierre Servent fera comme journaliste dans les années 80 au Liban (pour *La Croix*) et durant la première guerre du Golfe à la fin du siècle dernier (pour *Le Monde*), et comme officier de réserve engagé en OPEX (opérations extérieures), en Bosnie-Herzégovine (1996, 1997), au Kosovo (1999), en Afghanistan (2002, 2006, 2009) et en Afrique (2004, 2005, 2018).

¹⁰ Payot, Petite bibliothèque Payot, 1962, 283.

militairement la Crimée après déployé une intense action de propagande¹¹ et une manœuvre d'influence¹². S'agissant des aspects strictement militaires d'une telle opération, il n'a pas été très compliqué pour nous d'apporter les éclairages nécessaires sur les plateaux de télévision et sur les ondes. En effet, deux ans plus tôt nous avons publié notre livre sur le maréchal Erich *von Manstein*, le tombeur de la Crimée et de Sébastopol en 1942. Ayant travaillé longuement sur les cartes d'état-major pour rédiger cet ouvrage, les aspects tactiques et topographiques de cette opération conduite par les forces spéciales russes (les fameux « petits hommes verts ») nous étaient familiers. Il a même été possible de remonter plus haut, jusqu'au Second empire et à la guerre de Crimée (1854-1856) : des combats entre miliciens pro-russes (sécessionnistes du Donbass) et forces ukrainiennes ont eu lieu à proximité de cimetières où des soldats de Napoléon III étaient enterrés. Il arrivait que des obus des belligérants tombent sur des carrés militaires de cette époque et fracassent certains cercueils vieux de plus de cent-cinquante ans.

Histoire contemporaine et actualité chaude ont également place dans un livre que nous avons eu beaucoup de plaisir à écrire : « *Les présidents et la guerre : 1958-2018* » (Perrin). Cette thématique, en couloir traversant au cœur de la V^e République, a permis de partir de l'enfance pour chaque président pour dévider le fil du temps jusqu'à leurs actions et décisions de chef des armées. Naviguer du général de Gaulle à Emmanuel Macron (premier président de la V^e République n'avoit jamais revêtu d'uniforme pour cause de suspension du Service national), fut un travail stimulant, un grand plaisir intellectuel et un vrai défi éditorial. Comment, notamment un Charles de Gaulle en quelques dizaines de pages... Pour cet opus, nous avons alterné ou conjugué les focales : celle de l'historien, mais également celles du journaliste, de l'ancien membre de cabinet au Ministère de la Défense et même de l'officier pour les sections les plus contemporaines. A chaque fois nous avons cherché à faire le point en ajustant ces focales et en passant du noir et blanc à la couleur du temps.

¹¹ Le retour de la Crimée n'est qu'un juste et légitime retour des choses, affirme Moscou. Un référendum local - non reconnu par la communauté internationale-, entérinera ce rattachement : 95% des votants se sont prononcés pour. Un score soviétique ! La Russie fait l'objet depuis de sanctions internationales.

¹² Le ministère de la Défense fait en sorte de faire dialoguer des généraux russes sur des lignes téléphoniques qu'il sait écoutées par *les grandes oreilles* de l'OTAN. Les officiers russes évoquent dans leur échange la détermination du président Poutine sur le dossier de la Crimée et sa volonté de recourir éventuellement à l'arme nucléaire en cas d'intervention militaire de l'Occident.

Pour achever de poser un ultime jalon personnel qui insiste sur les continuités, nous avons conservé dans les émissions historiques, coanimées depuis dix-huit ans sur France 2 avec Marie Drucker tout d'abord, avec Julian Bugier aujourd'hui, le goût de l'histoire éclairée par l'objet. Aussi faisons-nous sortir régulièrement des musées de France les pièces historiques qui nous semblent particulièrement évocatrices d'une période : que ce soit le document original du Traité d'armistice du 11 novembre 1918, la lettre autographe rédigée par le général de Gaulle intitulé « Appel à tous les Français » (à ne pas confondre avec L'Appel du 18 juin), une machine allemande *Enigma* à crypter les messages, le stylo avec lequel le général de Lattre de Tassigny a contresigné la capitulation allemande à Berlin, le 8 mai 1945 ou encore le grand sous-main d'Hitler récupéré par un officier de la 2^e DB dans les ruines du *Berghof* avec dans un soufflet intérieur une petite carte rappelant au Führer de penser à souhaiter l'anniversaire de la mère de Martin Bormann... et sur la partie buvard une très belle trace d'une semelle caoutchoutée d'une rangers réglementaire américaine portée par un soldat français qui avait marché dessus, sans y faire attention, alors qu'il inspectait les décombres de ce bâtiment symbole de la puissance déchue du « Reich de mille ans ». Nous l'avons constaté maintes fois, cette médiation par l'objet est particulièrement adaptée à un public jeune habituellement nourris de virtuels¹³. L'enseignement de l'histoire ne se résume pas à cette approche mais c'est un excellent vecteur pour passer ensuite à des approches plus savantes.

- **Les raisons du choix de cette période historique.**

Partant de la première guerre mondiale pour les raisons évoquées plus haut, nous avons ensuite remonté naturellement le fil du temps vers le second Empire¹⁴ pour élargir

¹³ Nous utilisons également dans nos émissions les possibilités pédagogiques très intéressantes de « la réalité augmentée ».

¹⁴ Philippe Séguin a joué un rôle dans cet intérêt pour une période passionnante et oubliée. Alors que je préparais un livre d'entretiens avec lui (*La Force de convaincre*, Payot, 1990), il rédigeait, par ailleurs, son

notre champ de vision puis descendu très vite vers la Seconde guerre mondiale. Nous avons rassemblé cet intérêt trilatéral dans un essai : *Le complexe de l'autruche, 1870, 1914, 1940. Pour en finir avec les défaites françaises...* (Perrin, 2011). Il s'agissait de comprendre si le fait d'avoir été battu en quelques semaines à l'été 1870 et au printemps 1940, d'avoir été enfoncé très vite à l'été 1914 était le fruit d'une combinaison de hasards malheureux ou si cela relevait d'erreurs structurelles récurrentes françaises face au même ennemi¹⁵.

S'agissant de la période qui nous intéresse ici, deux interrogations nous guident depuis très longtemps:

- Comment et pourquoi un pays de grande culture, le premier en Europe pour le nombre de diplômés de l'enseignement supérieur, pétri de grandes traditions culturelles, scientifiques, philosophiques et juridiques, a-t-il pu se retrouver avec un personnage comme Adolf Hitler à sa tête?
- Comment et pourquoi, en 1940, l'armée allemande, - une armée hétérogène, tout juste renaissante, vaincue vingt-ans plus tôt, ayant manifesté des défaillances lors de la campagne de Pologne (1939)-, a-t-elle pu détruire en sept semaines les deux meilleures armées européennes du moment : la française et la britannique ?

*

Les travaux soumis à l'examen du jury portent sur deux personnages allemands importants mais relativement méconnus : Rudolf Hess (1894-1987), un compagnon de route historique d'Hitler, ministre du Reich, chef suppléant (*Stellvertreter*) à la tête du NSDAP, dauphin en second du régime, général de la SS, officier de réserve de la Luftwaffe, auteur d'un vol spectaculaire en territoire ennemi pour « apporter la paix », le 10 mai 1941, et le maréchal Erich von Lewinski von Manstein (1887-1973), inventeur de l'opération de grand style en France du printemps 1940 connue sous le nom de « Coup de faucille » et le tombeur de Sébastopol, entre autres faits d'armes à l'est.

livre sur cette période (*Louis Napoléon le Grand/ Grasset, 1990*). Nos échanges portaient autant sur les thèmes de notre futur livre commun – l'actualité politique des « rénovateurs » de la droite-, que sur cette période qu'il m'a fait largement découvrir. Nous avons poursuivi ces échanges quand je suis devenu son conseiller à la Cour des comptes : nous avons toujours navigué entre actualité politique et histoire.

¹⁵ L'enseignement général de ces trois guerres est que la France n'est pas seulement écrasée en 1870, enfoncée en 1914, détruite en 1940... elle est surtout, et avant tout, asphyxiée. A la guerre, tout est affaire de rythme. Or, le commandement français, à chaque fois, ne s'inscrit pas dans le tempo de la guerre du moment. Il est en retard de conception, de mode de commandement, de vitesse d'exécution...

*

- **Ces deux personnages sont en position d'« angle mort » dans l'historiographie de la Seconde guerre mondiale : il s'agit d'un politique et d'un soldat.**

- **Le politique Rudolf Hess : Janus bifrons.**

Référence : Rudolf Hess. La dernière énigme du Troisième Reich, Paris, Perrin, 2019, 495 p.

Une remarque liminaire : Rudolf Hess aurait sans doute refusé qu'on le réduise à l'état de « politique ». Il se voulait avant tout un *soldat*, plus précisément un *moine-soldat*. Quand il vole pour son raid aérien « pacifique » sur l'Ecosse, il ne porte pas son uniforme de général de la SS (titre prestigieux pour le régime mais purement honorifique et, à ses yeux, décerné à titre strictement politique compte tenu de sa position dans la hiérarchie nazie) mais bien celui de capitaine de réserve de l'armée de l'air (grade effectif acquis à la démobilisation après quatre années de guerre). Mais même en uniforme, il reste un pur produit politique du nazisme.

Quatre raisons expliquent pourquoi nous avons accepté la proposition des éditions Perrin de nous lancer sur la trace de Hess et des nombreuses énigmes attachées à sa personne:

- L'ouverture, en 2017, de centaines de documents conservés dans les archives britanniques et restés scellés depuis le début des années quarante¹⁶.

¹⁶ Archives britanniques de Kew. Quarante-deux dossiers des archives nationales britanniques (Kew) ont été ouverts en 2017 ; deux en 2019. Ces dossiers sont de tailles variables : de 20 à 150 feuillets chacun, parfois plus. La plupart sont intéressants et apportent des angles inédits que nous avons exploités. Certains sont redondants (notamment sur la période Spandau), d'autres très mal agencés avec un mélange à la Prévert de documents éclatés: notes, extraits de Presse, courriers, échanges diplomatiques, tracts... Un dossier reste fermé jusqu'en 2032 (FCO – Foreign and Commonwealth Office/ 33/5021) ; un second jusqu'en 2068 (FCO 161/70) ; un dernier jusqu'en 2070 (FCO 161/64/1). Les autorités britanniques le justifient par la présence d'un certain nombre d'indications annexes concernant les Services secrets. Les archives des services secrets restent, quant à elles, fermées *ad vitam aeternam*. *Hess papers*. Archives nationales britanniques : Accès par Internet et sur place à Kew (National Archives, Kew, Richmond, Surrey, TW9 4DU). Lien internet vers les archives ouvertes : <http://www.nationalarchives.gov.uk/about/news/files-released-foreign-and-commonwealth-office-and-cabinet-office/foreign-and-commonwealth-office-files/> Archives allemandes retrouvées à Kew dans les archives britanniques : Serial C33 (Frames C000172-255).

- Le traitement du sujet Hess semblait une piste intéressante pour essayer d'avancer sur la première des questions évoquées plus haut : pourquoi et comment l'Allemagne avait-elle pu consentir à être dirigée par un personnage aussi improbable qu'Hitler ? Rudolf Hess ayant été l'un des premiers à se jeter dans l'aventure hitlérienne, sa radioscopie permettrait peut-être de mieux la disséquer.

- La persistance de très nombreuses questions et hypothèses controversées concernant ce personnage était un aiguillon supplémentaire pour un travail de fond : Qui était réellement cet Allemand de l'étranger (il est né en Egypte) ? Quelle était précisément sa relation à Hitler ? Son homosexualité avait-elle teinté leur relation ? Quel fut exactement son rôle au côté du Führer à partir de 1919 (simple secrétaire particulier – on pense à son implication en prison dans la rédaction de *Mein Kampf*-, influenceur et organisateur efficace du premier cercle.) ? Pourquoi s'était-il envolé vers l'Ecosse à un moment clé de la Seconde guerre mondiale (soit quelques semaines avant l'invasion de la Russie) ? Ce geste était-il celui d'un fou ou au contraire le fruit d'une longue maturation pour trouver une clé diplomatique avec l'Angleterre (sœur aryenne à ses yeux) avant le grand assaut historique contre *l'empire judéo-bolchevique* ? L'offre de paix apportée par la « colombe » Hess était-elle complètement tombée complètement à plat ou avait-elle suscité de l'appétit du côté de l'ancien clan pro-Allemand et pro-*appaesement* britannique ? Hitler était-il au courant de ce vol vers l'ennemi alors que son aviation au même moment ravageait les villes anglaises ? Avait-il donné son blanc-seing à cette opération extraordinaire de réconciliation *in extremis* ? Y'avait-il eu une manœuvre des services secrets britanniques autour du dossier Hess (avant et après son arrivée) ? Pourquoi Hess, - déchargé à Nuremberg des accusations de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité-, a-t-il été condamné à la prison à vie quand Albert Speer, par exemple, n'a écopé que de vingt années de détention ? Pourquoi les Soviétiques se sont-ils toujours refusés à une libération anticipée du vieil homme –privilège pourtant accordé à d'autres chefs nazis restés en Allemagne jusqu'à la chute du Reich-. Enfin, a-t-il été *liquidé* par les services secrets britanniques, en 1987, dans la solitude de sa détention à Spandau (Berlin-ouest) « pour qu'il ne parle pas » (thèse de livres complotistes) ?

- Enfin, en France, rien de très sérieux n'avait été écrit sur ce cacique du régime nazi. Le champ d'investigation était donc largement ouvert.

Flou ou fou ?

Dans la galerie de portraits des figures centrales du nazisme l'image de Rudolf Hess s'est aujourd'hui estompée. Elle a disparu loin derrière celles des Goering, Himmler, Goebbels ou Speer. A son propos le mot spontané qui vient à l'esprit est : « fou ». Les images d'archives du procès de Nuremberg ont popularisé la silhouette d'un ex-paladin mentalement dérangé, hagard, absent, lunatique, alternant phases d'apathie et d'excitation. Son vol surprise en solitaire vers l'Ecosse, le 10 mai 1941, pour proposer « la paix » entre ceux qu'il voyait comme d'authentiques *frères aryens*, n'était-il pas déjà la preuve d'un précoce délabrement mental ?

En 2016, quand nous avons commencé à travailler, il n'existait pas de solide biographie française consacrée à ce personnage, pourtant l'un des plus anciens compagnons historiques d'Hitler lors de son arrivée au pouvoir en 1933. Tandis que les livres sur le parachuté du 10 mai 1941 ont pullulé ces dernières décennies outre-Manche¹⁷, développant parfois des thèses particulièrement ineptes (par exemple, le Hess capturé en Ecosse et enfermé à Spandau serait un sosie mis en place par Goering et Himmler après son exécution...¹⁸), en France son cas suscitait peu de curiosité. La cause était

¹⁷ Parmi les livres sérieux et utiles, il faut placer en tête celui de lord James Douglas-Hamilton, *Histoire secrète de la mission de Rudolf Hess*, Paris, Robert Laffont, 1972. Lord James est le fils du duc d'Hamilton, grande figure nobiliaire écossaise, pro-apaisement avant-guerre, que Rudolf Hess voulait rencontrer en se parachutant à quelques distance de sa propriété. Lord James s'est notamment appuyé sur les archives familiales et les notes de son père pour apporter un solide éclairage sur l'affaire, notamment sur le volet concernant les manœuvres des services secrets britanniques et sur la rencontre avec Hess, quelques heures après son arrivée sur le sol écossais. C'est également lui qui révèle le rôle majeur joué par la famille Haushofer dans la vie de Hess, tout particulièrement le père Karl (général bavarois, professeur de géopolitique et mentor) et le fils Albrecht (conseiller diplomatique officieux de Hess et ami très proche du Duc d'Hamilton). On peut citer également, parmi les ouvrages anglo-saxons sérieux (maitrise des sources, prudence de jugement, finesse psychologique, vérification des faits), celui de Roger Manvell et Heinrich Fraenkel : *L'affaire Rudolf Hess*, Paris, Stock, 1971. Enfin, dans ce trio de tête, nous signalons deux entrées remarquables dans le livre collectif *Flight from Reality. Rudolf Hess and his Mission to Scotland, 1941*, Londres, Thistle Publishing, 2004: celle de Hugh Trevor-Roper (*Rudolf Hess: The Incurable Intruder*) et celle de Roy Conyers Nesbit (*Hess and Public records*).

¹⁸ C'est notamment la thèse du livre du britannique Hugh Thomas, traduit en plusieurs langues : *Le meurtre de Rudolf Hess*, Paris, Albin Michel, 1980. Médecin ayant eu l'occasion d'ausculter Hess lors de sa détention en Allemagne, Thomas a acquis la conviction que c'était un sosie qui avait pris la place du « vrai » Hess tué par ses camarades alors qu'il se préparait à s'envoler vers les îles britanniques. Hugh Thomas n'aurait pas retrouvé sur la poitrine du prisonnier de Spandau la cicatrice d'une blessure grave datant de la première guerre mondiale. Il en a déduit qu'il y avait eu un échange de personnes. Une analyse ADN pratiquée en 2019 est venue mettre un terme définitif à cette thèse absurde qui faisait jouer à une doublure talentueuse un rôle de prisonnier pendant presque un demi-siècle. Sur la réfutation de cette thèse, lire : « *Rudolf Hess : The Doppengänger [Sosie] conspiracy theory disproved* », *Forensic Science*

entendue : cet homme n'avait jamais eu toute sa raison. Pourtant, il nous a semblé utile d'aller au-delà de l'impression première et de mieux cerner les ressorts d'un homme dont toute la vie d'adulte (à l'exception de la Grande Guerre) avait été tournée vers un seul culte : celui d'Hitler et de son catéchisme *Mein Kampf*. Son itinéraire pouvait-il être un traceur intéressant des mutations du nazisme (1919-1933) et des décisions de son chef suprême (1933-1941) ? La vie de ce Bavarois de l'étranger, avant sa rencontre avec Hitler, pouvait-elle nous donner des clés de compréhension de ses futurs choix et engagements ?

Des archives inédites

Les archives britanniques que nous avons dépouillées (sur le Net et sur place à Kew¹⁹), largement inédites, des documents allemands (eux-aussi inédits, notamment un rapport du SD sur l'affaire Hess) sur lesquels nous sommes tombés par hasard (ils étaient mélangés à des dossiers anglais), les archives de la Courneuve (Quai d'Orsay) pour le volet diplomatique de l'affaire Hess, le tout appuyé par une substantielle bibliographie, en français, anglais et allemand, nous ont permis de répondre assez solidement à presque toutes les questions mentionnées plus haut. Le *presque* s'impose : à la fois par prudence élémentaire mais également parce que certains documents parmi les plus sensibles sont encore à ce jour censurés (au sens propre du terme, on le verra plus loin) ou scellés dans les archives jusqu'en 2068 et 2070. Le motif officiel est que ces cartons de la Guerre et des Affaires étrangères contiennent des informations classifiées concernant les Services secrets de sa Gracieuse Majesté. Outre-Manche, cela ne fait que renforcer les soupçons des auteurs complotistes.

Varié les focales et faciliter le travail des historiens qui se pencheront demain sur le sujet.

Pour aborder le cas Hess nous avons disséqué des archives papiers, des documents audio-visuels et photographiques, des livres et plaquettes, des témoignages écrits ou filmés. Nous nous sommes servis de loupes différentes pour les examiner.

International : Genetics, 9 janvier 2019 ([https://www.fsigenetics.com/article/S1872-4973\(17\)30297/1/fulltext](https://www.fsigenetics.com/article/S1872-4973(17)30297/1/fulltext).)

¹⁹ Nous avons été utilement appuyé dans ce travail de dépouillement parfois fastidieux par un étudiant français du *War studies* au King's College de Londres, Pierre-Elie de Rohan-Chabot. Il m'a grandement aidé.

- S'agissant de la loupe de l'historien, je laisse au soin du jury d'apprécier la justesse de sa focale. Le fait de s'intéresser à cette thématique depuis une cinquantaine d'années, sans être un gage automatique de pertinence, a toutefois permis de travailler le profil Hess, de celui de ses commensaux et de leur chef Hitler, en ayant une bonne connaissance de la période.

- Celle du journaliste politique et de l'expérience en cabinet ministériel a permis de cerner au plus près le rôle de Hess dans le premier cercle amical et politique de Hitler dans le cadre de la République de Weimar (1918-1933), puis au pouvoir (1933-1941). Pour la montée vers le pouvoir, nous avons essayé d'utiliser cette focale comme nous l'aurions fait pour n'importe quel parti politique quand nous étions journaliste politique à *La Croix* et au *Monde*. Certes le contexte des années 1918-1933 est bien spécifique et marqué par un niveau de violence heureusement inconnu dans nos démocraties. Mais nous avons tenté d'avoir un traitement « froid » et professionnel de cet aspect des choses. Nous avons également tenté d'avancer pas à pas comme si nous ne connaissions pas la suite de l'histoire. A l'époque, nous sommes en République avec, d'ailleurs, un foisonnement de partis politiques. Le jeune militant et activiste Hess entre dans une classification assez classique, à nos yeux de journaliste politique²⁰, de « militant-dévo ». Ce type de cadre puise dans la relation directe, presque charnelle, avec son « héros » politique un supplément d'âme et de vie qui peut devenir psychologiquement et affectivement vital. La perte du lien ou l'éloignement fonctionnel peut être extrêmement douloureux pour ce type de profil qui a sacrifié beaucoup de choses pour le succès de son « grand homme ». Cela vaut pour tous les types de régime. La vie politique étant plutôt rude, les sentiments n'y sont pas écrasés mais bien exacerbés. Le « sentiment amoureux », notamment, peut y être présent sans qu'il ait la moindre connotation sexuelle.

- Celle du spécialiste des Forces spéciales, des questions de renseignement et du fonctionnement des Services secrets nous a permis de mieux décortiquer certains épisodes historiques riches en manœuvres et opérations obliques. Cela a été utile pour démêler le vraisemblable du faux, notamment par rapport aux multiples thèses

²⁰ Il n'existe pas, à notre connaissance, de typologie savante en science-politique sur cette notion de « militant-serviteur-dévo ». Nous l'évoquons car c'est un type de personnage que nous avons croisé maintes fois quand nous étions journaliste politique puis membre du cabinet d'un ministre de la défense. On ne peut comprendre le suicide d'un homme comme François de Grossouvre, dans son bureau de l'Élysée (7 avril 1994) ou celui de Pierre Bérégovoy (le 1^{er} mai 1993) si on ne prend pas en compte la puissance et la violence de la part affective qui entre en ligne de compte dans l'engagement politique. S'éloigner du centre de l'astre peut devenir une souffrance insurmontable, quel que soit le type de régime.

complotistes courant autour du cas Hess. Ce bagage nous a permis, notamment, de nous y retrouver dans quelques-unes des séquences les plus alambiquées et controversées concernant les conditions qui ont précédé le vol de Hess. S'agissant du procès de Nuremberg, nous avons la faiblesse de penser avoir exhumé un épisode peu connu, sur fond de rivalités, d'assassinats et d'actions violentes des services secrets américain et russe. Il concerne la révélation, en séance, par l'avocat de Hess de l'existence d'un *Protocole secret additionnel* au traité d'entente germano-soviétique de 1938. La mise à la lumière de ce protocole - signé par Ribbentrop et Molotov pour s'assurer un partage d'influence à l'est et dans les pays baltes-, aurait pu être de nature à placer l'Union soviétique sous le coup de plusieurs chefs d'accusation du procès... si le dossier n'avait pas été aussi politique²¹.

- Par ailleurs, nous avons eu à cœur de placer en annexes des documents qui nous ont semblé utiles (notamment le mémorandum de Paix rédigé par Hess) pour faciliter le travail de ceux qui viendront sur nos traces travailler sur le même sujet quand toutes les archives seront accessibles.

- Enfin, nous avons estimé utile de n'écarter aucun moyen pour mieux saisir le profil psychologique de Hess. Aussi, avons-nous fait réaliser une double expertise graphologique²². Les conclusions de deux graphologues-expertes sollicitées apportent des éclairages intéressants qui viennent compléter et enrichir les autres approches que nous avons adoptées pour saisir la psychologie profonde du personnage.

Quels enseignements majeurs se dégagent de l'ensemble de ce travail sur Hess?

- Le rôle de Rudolf Hess dans la construction idéologique du nazisme comme dans le processus d'accession au pouvoir nous semble devoir être évalué à la hausse. Même s'il occupe très tôt (1919) les fonctions d'homme à tout faire, de chef de cabinet, de gestionnaire des affaires personnelles, son apport est bien plus important que celui d'un simple superintendant. Totalement dévoué à celui qui fut sans aucun doute, jusqu'à sa fin à Spandau, « l'homme de sa vie », il est une figure centrale du nazisme et une référence populaire allemande majeur jusqu'à son départ pour l'Ecosse en 1941. Cet Allemand du dehors, ancien officier de la Première guerre mondiale, étudiant en

²¹ On peut lire avec une grande utilité le livre très complet de Roger Moorhouse, *Le pacte des diables. Histoire de l'alliance entre Staline et Hitler, 1939-1941*, Buchet-Chastel, 2020.

²² Nous avons, notamment, acheté en Allemagne une lettre-carte autographe originale de Hess. Ce matériel a été complété par de nombreuses photocopies de documents autographes de Hess rédigés sur plusieurs époques.

économie et en géopolitique (c'est un protégé du célèbre général-professeur Karl Haushofer), passé par la société secrète de Thulé, apporte très tôt à l'autodidacte Hitler une structuration géopolitique, -l'alliance avec les Anglais est primordiale-, et idéologique notamment dans la construction d'un antisémitisme biologique. Sur ce dernier point, Hess et Hitler estiment que les juifs contaminent depuis la nuit des temps le sang de la race aryenne ; une race qui a vocation à dominer la terre (c'est l'une des grandes thèses de la société de Thulé). En outre, le complot juif mondial a trouvé sa terre d'élection en Union soviétique. A partir de cette base territoriale réside désormais une menace mortelle pour tous les aryens... germains, nordiques comme anglo-saxons. Le combat pour la survie de la race, quand il sera déclenché, devra échapper à toutes les règles habituelles du combat, y compris celles connues durant la Grande Guerre : la morale, la compassion pour le vaincu, les vieilles règles de chevalerie au combat n'auront plus droit de cité.

Dans ce domaine Rudolf Hess n'est pas le seul à être apporteur d'idées et de concepts. On pense au poète Dietrich Eckart qui a eu une considérable influence sur le jeune Hitler et au germano-balte Alfred Rosenberg, lui aussi passé comme Hess par la société de Thulé. Ce dernier ira dans le même sens que Hess quant à l'identification du *judéo-bolchevisme* comme le mal absolu. Il serait l'inventeur du terme. Mais c'est indéniablement Rudolf Hess qui passe le plus de temps aux côtés d'Adolf Hitler (ses lettres à sa famille, notamment, l'attestent). Il multiplie avec lui les échanges dans les brasseries de Munich. Leur âme de militant révolutionnaire converti à l'action violente est au diapason. Au jour le jour, c'est Hess qui confirme l'Autrichien dans la justesse de sa vocation messianique. Sa future épouse, Ilse, sera frappée plus d'une fois par sa passion totale pour son idole. Elle ne la ressentira jamais à son endroit et il faudra tout l'entregent et l'insistance de Hitler (marieur et conseiller conjugal à l'occasion...) pour convaincre le camarade Hess d'épouser la camarade Pröhl. Leur unique enfant portera un double prénom : Wolf Rüdiger, Wolf étant le surnom de Hitler.

Hess ne vit que par et pour le Führer. Il se fera d'ailleurs volontairement emprisonner dans la forteresse de Landsberg (Hitler y purge sa peine après le putsch raté de novembre 1923) pour ne pas être séparé physiquement de son héros²³. Il y a entre

²³ Rudolf Hess est un des acteurs de la tentative de putsch à Munich. Il a pu s'échapper grâce à son mentor, le professeur Karl Haushofer. Ce dernier l'aide à se réfugier en Autriche. Il se livre finalement à la justice de son pays pour pouvoir retrouver Hitler. Ce dernier le fait installer à son étage, celui qualifié par les autres d' « étage des maréchaux ». Des visiteurs du Führer sont frappés par le caractère intime de leur

« l'Égyptien » et le « Bohémien » une communion d'esprit puissante, des habitudes de vies *étudiantes* bohèmes, une croyance dans les forces puissantes du destin, avec pour Hess un penchant marqué pour l'astrologie et pour Hitler un attrait pour les prophéties et les divinations. Son amour pour Hitler est attesté par de plusieurs sources, y compris dans les archives anglaises qui évoquent le souhait de Hess de retrouver « l'amour » (*love*) de Hitler en tentant son vol spectaculaire vers l'Écosse.

Tous les témoignages sur l'après 10 mai montre également que le Führer est plongé dans une profonde tristesse devant la perte de son ami (sans doute l'un des derniers de l'époque héroïque). Il confie sa détresse à la veuve éplorée de l'un des plus anciens soutiens financiers du nazisme, comme si seule une *veuve* pouvait comprendre sa douleur... Hitler était-il *veuf* de Hess ? Par ailleurs, il avoue à plusieurs témoins sa crainte de voir la propagande britannique exhiber son compagnon comme une bête de foire.

- Ce que nous montrons, c'est que Rudolf Hess a joué un rôle psychologique essentiel dans la stabilisation émotionnelle du leader nazi. Sa dimension de « moine-soldat » totalement désintéressé et de serviteur zélé dans la sphère privée a été un gage de sérénité intérieure pour un personnage tourmenté, toujours aux aguets pour déjouer les complots internes et externes de ceux qu'il nomme devant son fidèle: « les Philistins ». Cela explique la place d'homme-lige que le jeune homme va prendre rapidement auprès de son chef. Nul ne l'ignore au sein du parti. Un parti où il n'est pas inhabituel de le brocarder en douce avec des surnoms du style : « Frau Anna » ou « Frau Hess », soit pour pointer du doigt son homosexualité, soit pour moquer son côté *vestale incandescente du culte hitlérien*. Alors qu'il l'accorde chichement, Hitler a une confiance totale en lui. Il n'est sans doute pas homosexuel pour sa part mais l'adulation constante, le dévouement de ce spartiate altier toujours près au sacrifice suprême le nourrit, le galvanise, le sécurise, le vitalise et contribue à lisser ses fréquentes baisses de moral après les échecs et les revers, notamment personnels. On pense à la mort de sa nièce et maitresse Angelika Raubal. C'est Hess qui le lui apprend au téléphone lors d'une séquence dramatique où Hitler s'effondre. C'est encore lui qui gère les conséquences publiques catastrophiques en termes d'image de ce « fait divers ». Le Führer lui a confié très vite son domaine privé (finances, relations amicales et amoureuses) et réservé (au

relation au point de jaser sur leur relation de « couple ». Ernst Hanfstaengel (soutien précoce d'Hitler, chargée de la Presse internationale au NSDAP avant de rompre et de fuir les nazis) sera convaincu de la relation homosexuelle entre les deux hommes. Ce témoignage est toutefois à prendre avec prudence compte-tenu de la complexité, voire de l'ambiguïté, du personnage.

sens des services de renseignement). On le sait peu, mais Rudolf Hess avait construit avant la conquête du pouvoir une structure informelle de renseignement intérieur au seul profit du Führer. L'objectif était de détecter et d'écarter les « Philistins » qui disaient du mal d'Hitler ou qui complotaient contre lui. Cette structure de renseignement ad hoc, qui côtoyait d'autres officines plus ou moins officielles au sein du régime (notamment du côté de la SS), s'étoffera après 1933. S'agissant du domaine privé, Hess est au courant de tout et s'occupe des affaires sensibles : actions en diffamation contre la presse, problèmes financiers du patron toujours à cours d'argent. Dans son relationnel politique, Hitler se sert de son ami comme d'un paravent : il utilise son côté « Allemand de l'étranger », homme de bonne famille parlant plusieurs langues, ancien officier de l'armée de l'air plusieurs fois décoré, étudiant en géopolitique auprès du prestigieux professeur bavarois Haushofer. Hess est une sorte de caution convenable d'un Hitler perçu comme un énergumène mal élevé, excentrique et incontrôlable par les dirigeants bavarois. Il joue également, à l'occasion, le *coach* et le *media-trainer* de son maître avant ses prises de parole (Presse, meetings). Son rôle ne porte pas uniquement sur la forme (il invite souvent son chef à être moins véhément dans ses discours, ou plutôt « plus mesuré »...). Il est également un apporteur d'idées et de références, notamment en provenance des cours de son maître à l'université, le professeur Haushofer, inventeur du concept de *géopolitique*. Nous avons redonné à Hess sa véritable place dans l'ascension du nazisme et souligné l'importance de son implication personnelle, y compris violente, dans toutes les étapes charnières de la mise en place du totalitarisme hitlérien jusqu'à son départ d'Allemagne. Ce départ était destiné à retrouver « l'amour » du Führer et une place centrale dans le régime en facilitant le processus de destruction de l'hydre judéo-bolchevique grâce à une paix surprise avec les « frères aryens » anglo-saxons.

- Cette position très particulière dans le système nazi va le conduire à s'impliquer, avec le soutien de son chef, dans quelques-uns des crimes et manœuvres obliques du NSDAP ou du régime, que ce soit lors de la tentative de putsch de novembre 1923, pendant la Nuit des longs couteaux (1934) ou avec l'Anschluss (1938). Il est, notamment, derrière l'idée de faire tuer l'ambassadeur allemand à Vienne, le très catholique et détesté Frantz von Papen (qui a eu deux de ses plus proches collaborateurs exécutés en 1934 en marge de la Nuit de longs couteaux) pour en faire un prétexte pour

une invasion de l'Autriche. L'information n'est pas totalement inédite (elle est évoquée à Nuremberg) mais elle est confirmée par les archives britanniques.

- Ce qui est également intéressant, c'est de constater que certains principes classiques dans le fonctionnement des démocraties jouent également dans les systèmes dictatoriaux. En l'occurrence, certains vieux serviteurs dévoués qui ont travaillé au plus près de leur « héros », qui ont donné leur vie pour son succès et qui ont joué un rôle non négligeable dans leur accession au pouvoir, se trouvent singulièrement déprécié une fois ce pouvoir conquis. Pour Hess, l'application de cette loi des fluctuations affectives au sommet du pouvoir va devenir une blessure insupportable. Surtout quand il constate que ceux qui dorénavant vivent le plus au quotidien avec Hitler sont des personnages en uniforme qu'il hait (notamment Goering, choisi par Hitler pour être le dauphin en premier). Au débouché de la guerre, Rudolf Hess est couvert de titres dont le plus important est celui de *Stellvertreter des Führer* (lieutenant de Hitler) pour le NSDAP. Il est également le dauphin étatique en second. Il jouit en Allemagne d'une très grande réputation d'honnêteté et de désintéressement. Il est l'icône « pure » du régime aux yeux de nombre de ses concitoyens. Ce moine-soldat sans or aux revers ni décoration à la poitrine, contrairement aux *faisans* du parti, sillonne le pays pour porter sans relâche la parole du chef. Aucun sujet ne lui échappe, comme nous le montrons en donnant un florilège de ses interventions. C'est l'anti-Goering par excellence. Hitler se sert des deux mais paladins. Il apprécie Hess au plus haut point, d'autant que le premier cercle des compagnons historiques s'est singulièrement éclairci au fil des ans. Néanmoins, il s'agace des marottes de son compagnon des jours sombres, de son style bien trop spartiate pour prétendre incarner un jour *Le Reich de Mille ans*, si lui et Goering venaient à mourir. Mécaniquement la guerre a donné le pas aux hommes en tenue comme le mirobolant maréchal de l'air Hermann Goering, jamais avare d'une bonne blague et adepte du port d'uniformes dignes d'un toréador.

Hess s'est donc retrouvé relégué en bordure du premier cercle. Sa frugalité, son goût pour les médecines nouvelles, son mépris pour les ors des palais... de vertus, hier, sont devenues des tares avec la nouvelle donne au sein du III^e Reich.

Il s'efface progressivement de la photographie mais il demeure au premier rang dans le cœur allemand. Son implication dans des dossiers sociaux sensibles est légendaire en Allemagne : comme, par exemple, quand il se saisit de la question des filles-mères dont le compagnon-soldat est mort au combat. Elles ont perdu leur homme et ne bénéficient

d'aucune protection sociale pour leur(s) enfant(s). Hess propose donc publiquement d'adopter personnellement tous ces enfants de héros sans droit officiel. Il sera leur parrain et leur protecteur dans le Reich. Ce genre de prise de position, son style de vie sans ostentation lui valent la réputation d'être la conscience du parti, l'homme des causes perdues, l'assistante sociale du NSDAP. Cette place centrale occupée dans le cœur allemand explique l'onde de choc extrêmement puissante de la nouvelle de son départ inopiné vers l'ennemi.

Ce profil humain de Hess met en relief une personnalité extrêmement complexe, fracturée, pour ne pas dire schizophrénique. C'est un Janus Bifrons. Il peut, en effet, être le matin le cosignataire des lois anti-juives de Nuremberg et, le soir, distribuer des « certificats d'aryen d'honneur » à des proches (comme son conseiller diplomatique personnel) et à des juifs inconnus qui se sont adressés à lui. Ces élongations mentale et posturale, entre actes criminels et engagements compassionnels, expliquent peut-être pourquoi Hess souffre de nombreux maux (notamment des cauchemars). Il les soigne avec des plantes, un régime strict et les massages du thérapeute d'Himmler, Félix Kersten. Nombre de dignitaires du Reich, Hitler en tête, souffrent d'ailleurs de nombreuses douleurs physiques, psychosomatiques ou mentales.

- Le vol et le parachutage de Rudolf Hess (en tenue réglementaire de capitaine de la Luftwaffe, ce qui n'est pas anodin dans son esprit, comme on l'a compris) est un événement considérable à l'époque. Il est assez difficile de se représenter aujourd'hui l'onde de choc planétaire provoquée par cet événement hors-norme. Pour oser une comparaison très imparfaite (compte tenu de la nature radicalement différente des deux régimes), c'est un peu comme si un membre de la famille royale britannique (le duc de Kent ou le duc de Windsor) avait sauté en parachute sur Munich pour tendre un rameau d'olivier à Hitler. Compte tenu de l'image et de la place occupée par Hess dans l'entourage d'Hitler et dans le cœur des Allemands, sa défection fut perçue alors comme un fait politique majeur. Elle a suscité un flot de commentaires à travers le monde multipliant les suppositions et les hypothèses²⁴ (d'où l'intérêt du travail sur les archives diplomatiques de l'époque et sur les journaux tenus à chaud par des témoins, notamment journalistes, diplomates et politiques). La communication brouillonne du Reich (« Hess souffre de troubles mentaux ») n'a fait qu'alimenter un peu plus les

²⁴ Y compris celle d'une fuite de Rudolf Hess par peur d'être assassiné comme l'avaient été Ernst Röhm et Gregor Strasser. Selon cette thèse, les historiques du parti seraient condamnés à disparaître les uns après les autres...

commentaires acerbes contre Berlin, contre le Führer et contre son entourage. Le rapport inédit du service de renseignement de la SS (*Sicherheitsdienst/SD*) que nous avons découvert à Kew montre bien que les Allemands ne croient pas un mot de leur propre propagande et préfèrent écouter en cachette la BBC pour espérer comprendre quelque chose à cette information profondément déstabilisante.

- Ce que révèle également notre travail sur les archives britanniques, c'est que la venue surprise de Hess a réellement fait craindre à Churchill, - en difficulté sur nombre de théâtres de guerre et devant cohabiter avec une Chambre anciennement pro-Chamberlain-, que l'offre de paix du « dauphin » d'Hitler ne trouve preneur à un moment charnière de la Seconde guerre mondiale. Structurée autour de l'idée que les Allemands ont vocation à régner sur terre, les Anglais sur mer, les Japonais et les Italiens se partageant les restes, l'offre de paix de Hess pourrait sembler séduisante alors que l'Allemagne semble triompher partout. Il faut également souligner le fait qu'au printemps 1941, les nazis n'ont pas encore donné leur pleine mesure en matière de crimes de masse. Parmi l'élite britannique, certains peuvent considérer assez légitimement que l'Etat criminel par excellence demeure l'Union soviétique avec la mise à mort lente des Ukrainiens par la faim, en 1932-1933, - de 2,6 à 5 millions de morts selon les sources²⁵-, les arrestations et déportations massives, les purges sanglantes, la violence d'Etat... S'ajoutent à cela les interrogations des Polonais de Londres sur le sort de leurs camarades officiers capturés par les troupes soviétiques en 1939 dont ils n'ont aucune nouvelle. Si on pose la question sur un plan « moral », - si tant est que cela ait un sens dans un paysage aussi tragique-, l'alliance allemande pouvait apparaître encore à certains comme moins traumatisante que celle avec les Bolcheviques. Le premier

²⁵ Les historiens ne sont pas d'accord sur le point de savoir s'il est pertinent de parler de « génocide » à propos de la politique d'extermination par la faim des Ukrainiens. Voir le livre de Anne Appelbaum, *Famine Rouge*, Grasset, 2020. L'historienne montre bien que parallèlement à la famine organisée le régime soviétique entend faire disparaître tout ce qui pourrait rappeler l'éphémère République populaire ukrainienne créée en juin 1917. Une répression massive (arrestation, déportation, exécution) a visé la classe intellectuelle ukrainienne. Anne Appelbaum réfute le concept de « génocide » compris comme la volonté de Staline de faire disparaître le peuple ukrainien. Il s'agissait de briser la résistance paysanne et les ressorts de l'intelligentsia susceptibles de réveiller les cendres d'une identité nationale ukrainienne. Voir également sur ce même sujet : *1933, L'année noire. Témoignages sur la famine en Ukraine*, Georges Sokoloff, Albin Michel, 2000. Ce livre reprenait nombre des témoignages recueillis en Ukraine, en 1989, par des journalistes ukrainiens.

ministre Churchill n'ignore rien de tout cela. Il sait, en outre, que les Allemands se préparent à attaquer leur allié soviétique et que le sort de Moscou pourrait être scellé très vite si l'on en croit les services de renseignement.

La main tendue par le bras droit d'e Hitler Hess aurait pu, peut-être, trouver preneur si le premier ministre britannique n'avait allumé rapidement des contre-feux (notamment sur les conseils d'Anthony Eden): escamotage de l'Allemand, opération pour le discréditer dans l'opinion publique britannique (sur commande de Churchill des ministres travaillistes de son gouvernement dénoncent « le criminel nazi qui a fait tuer tant de travailleurs allemands » et avec lequel aucun gentleman Albin Michel, 2000.visite pour ceux qui demandent expressément à rencontrer Hess en prison pour connaître ce qu'il propose, ordre donné à la propagande de ranger finalement ses projets de mise en scène publique du célèbre captif.

A ce stade on peut penser que le refus de publication du nom de certaines très hautes personnalités britanniques, intéressées par ce que Hess pouvait proposer alors, explique que certains cartons resteront fermés jusqu'en 2070, soit cent-trente ans après les faits... Compte tenu des crimes effroyables commis par le régime nazi, surtout après 1941, les noms de ces dignitaires britanniques (et donc leurs familles) pourraient se voir associer, dans une ellipse un peu rapide, à une forme d'intention de soutien au III^e Reich. Dans l'un des documents ouverts en 2017, que nous avons consulté, le nom de l'une de ces personnalités est tout simplement gommé et gratté.

- C'est justement cette question de la possible entente entre Berlin et Londres qui fait craindre à Staline un retournement possible d'alliance après le déclenchement de Barbarossa (21-22 juin 1941). Les archives anglaises sont très claires sur le sujet : Staline ne comprend pas pourquoi Hess n'a pas été pendu immédiatement. Ou plutôt, il estime le comprendre trop bien, compte tenu de la réputation de perfidie d'Albion. Les télégrammes diplomatiques en provenance de l'ambassade de Grande-Bretagne à Moscou se font l'écho des récriminations fréquentes des Russes sur cette question. Le Kremlin lance des campagnes de presse indignées contre la collusion potentielle avec criminel nazi qui serait « dorloté » en prison. Les Soviétiques accusent donc leur tout nouvel allié de toutes les turpitudes, y compris d'avoir invité... l'épouse de Hess à donner un concert à Londres. *La Pravda* fait flèche de tout bois car la concertiste anglaise, Myra Hess, qui a effectivement donné un récital de soutien aux sans-abris, n'a évidemment rien à voir avec la famille du paladin nazi emprisonné. Cette hantise de voir

la carte Hess sortir à tout moment de la poche de Churchill explique pourquoi les Soviétiques voudront plus tard, par un esprit vengeance, que le lieutenant d'Hitler soit pendu à Nuremberg. Le fait que son avocat ait cherché à disqualifier les Soviétiques en sortant de dessous le manteau le *Protocole secret additionnel* au pacte Ribbentrop-Molotov sera l'autre facteur aggravant aux yeux de Moscou. Dans les archives anglaises de Kew on trouve nombre de longs mémorandums français, anglais et américains demandant la libération de Hess pour cause de maladie et de vieillesse. La réponse soviétique tient toujours en deux ou trois lignes que l'on peut résumer par *niet*. Cela explique pourquoi Hess n'est pas sorti vivant de Spandau. Il sera retrouvé pendu dans un cabanon du jardin (1987). Le rapport d'autopsie figure dans les archives. Nous écartons totalement la thèse de son exécution tardive par les Britanniques « pour le faire taire ».

*

Au terme d'un travail de ce travail de recherche et d'écriture, l'auteur a un motif de satisfaction particulier. Il a trouvé dans ses lectures une réponse particulièrement éclairante à la question posée plus avant : comment l'Allemagne épris de culture et d'esprit juridique a-t-elle pu se donner corps et âme à un pseudo-démiurge comme Adolf Hitler ?

C'est Konrad Heiden (1901-1966), journaliste et écrivain germano-américain, qui a donné à chaud la réponse la plus édifiante à cette question lancinante.

Dans son livre, *Adolf Hitler* (Grasset, 1936), il écrit :

- « *Hitler est un enfant de la solitude, le Führer un enfant de la foule. C'est ce que cette foule sent : cet homme, c'est elle-même, l'assemblage et l'incarnation de ses propres forces ; d'où la relation étroite où elle se sent avec lui. Et cette foule, quelle est-elle ? C'est le peuple allemand appauvri, battu, affamé ; le peuple peut-être le plus arrogant du monde au début du siècle, complètement désemparé par la guerre et l'après-guerre, sans conscience de soi-même, plein de complexes d'infériorité. Ce peuple accablé voit d'une manière humaine insignifiante, de sa propre image surgir le Führer ; il assiste à ce phénomène consolant à chaque meeting, il y assiste pendant les quatorze années que dure l'ascension d'Hitler. C'est pourquoi cet homme qui lutte pour s'élever au-dessus de sa propre insignifiance devient le*

préféré et le modèle de cette foule qui lutte contre le désespoir et cela plus qu'aucun prince ou général ne pourrait jamais l'être. Un peuple satisfait et fier de vivre eût préféré admirer une personnalité plus normale et d'un éclat plus authentique. En des temps plus calmes Hitler fut peut-être devenu un fondateur de secte ou un faiseur d'or. C'est le désarroi de tous qui lui a permis de régner sur tous [...] Le jeune homme qui « bâillait d'ennui » à l'idée de passer sa vie « enchaîné » dans un bureau, a atteint son but comme pas un. Quand je serai grand, je ferai toute la journée ce que je veux ! Ce rêve d'enfant Adolf Hitler l'a réalisé comme peu d'hommes avec lui.»

*

- **Le soldat Erich von Manstein von Lewinski : l'alchimiste.**

- Référence : *Von Manstein, le stratège du III^e Reich*, Collection « Maîtres de guerre » dirigée par le professeur François Kersaudy. Perrin, 2012, 263 p.

L'homme de la rue intéressé par la Seconde guerre mondiale et interrogé sur les figures militaires marquantes du III^e Reich sera peut-être capable de donner spontanément le nom du maréchal Erwin Rommel, l'un des chefs de Panzer de la fulgurante campagne de France et le tombeur de Tobrouk. Pourtant, ce chef militaire a joué somme toute un rôle relativement mineur dans l'histoire de la période. Mais, plus que tout autre, la figure du *Renard du désert* a été popularisée au cinéma et dans la littérature de guerre. Ceci

explique cela. Le nom de Heinz Guderian pourrait éventuellement émerger chez les plus savants. Au-delà, il est peu probable que d'autres noms de généraux ou de maréchaux surgissent, et certainement pas celui d'Erich von Manstein. Il reste très largement inconnu malgré quelques publications le concernant ces dernières années et la publication en Français de ses Mémoires²⁶.

Cet anonymat est pour le moins surprenant puisque l'étude de son art de la guerre permet de répondre, en partie, à la question posée sur les raisons de l'effondrement éclair franco-britannique de mai-juin 1940. Ce fut une défaite d'autant plus *étrange* que l'armée allemande était loin d'être impressionnante sur le papier, et même sur le terrain après examen attentif de la campagne de Pologne, en comparaison des forces conjointes franco-britannique. L'historiographie contemporaine a, ces dernières années, vidées de son contenu la légende de la puissance irrépessible de la Wehrmacht, du génie militaire d'un Hitler détenant les secrets de la guerre-éclair. L'historien et officier de réserve allemand Karl-Heinz Frieser, auteur du livre « *Le mythe de la guerre éclair. La campagne de l'Ouest de 1940* », (Belin, 2003) a nettement montré à quel point cette jeune armée, reconstruite en quelques années²⁷, comprenait nombre de points de faiblesse, notamment dans le commandement et les matériels. L'armée allemande était loin de ne compter en son sein que de puissantes unités blindées. Elle était encore en 1939-1940 assez largement hippomobile. Un ouvrage collectif, dirigé par Maurice Vaïsse²⁸, ne dit pas autre chose sur la tragédie de *Mai-juin 1940*, dans sa première entrée intitulée *L'étrange victoire allemande* pour faire pendant au célèbre titre du livre de l'historien-combattant Marc Bloch (*L'Etrange Défaite*). Les fragilités françaises sont bien connues, celles des Allemands l'étaient moins jusqu'à la fin du siècle dernier. Cela permet de rompre avec l'idée reçue selon laquelle la victoire allemande était inscrite dans le marbre avant même le déclenchement des opérations. Ancien combattant de la Première guerre mondiale, officier d'état-major talentueux (sans pour autant être passé par la *Kriegsakademie*), Erich von Manstein connaît parfaitement les faiblesses de son armée. Il se désole de voir le haut état-major se contenter de copier les plans de 1914 pour attaquer la France quand le Führer donnera son feu vert. A la fois conformiste dans son maintien personnel et sa vision du monde et de la société allemande, ce général est

²⁶ Erich von Manstein. *Mémoires*. Présentation de Pierre Servent. Perrin, 2015.

²⁷ Même si la République de Weimar avait déjà commencé à forger sa future cavalerie blindée en l'entraînant en Ukraine avec la bénédiction des autorités soviétiques.

²⁸ Collection Mémoire. Ed. Autrement, 2000, 222 p.

foncièrement un iconoclaste pour qui seul le principe de réalité compte. Il a donc parfaitement compris que la victoire ne pourrait être au rendez-vous si l'Allemagne ne cherchait pas à minimiser l'effet de ses faiblesses structurelles et, en revanche, à optimiser au maximum celles des Français. Pour y parvenir, il fallait être imaginatif, transgressif et créatif. Il le fut. Il a construit une manœuvre hardie propre à exacerber les fragilités françaises et à sublimer les qualités allemandes. La résultante de cette combinaison de grand joueur d'échecs sera une défaite particulièrement cruelle en sept semaines seulement. Belges, Français et Britanniques seront balayés. Le plus étonnant est que ses plans avaient tous été repoussés, auparavant, par le haut-commandement. Ils avaient été jugés fantaisistes et dangereux. Le chef d'état-major de l'armée de terre, le général Halder, était exaspéré par l'arrogance de ce petit génie de la planification qui le bombardait de mémorandums oiseux. Malheureusement, son génie manœuvrier et son audace a rencontré l'adhésion du révolutionnaire Adolf Hitler. Celui-ci détestait les hobereaux du haut état-major et aimait les options mirobolantes susceptibles de rebattre les cartes. Le hasard²⁹ a fait que le général von Manstein, qui incarnait pourtant tout ce Hitler détestait le plus, -un aristocrate sûr de lui, un militaire de carrière pétri de traditions junkers et très conscient de ses talents de stratège-, a pu vendre son plan d'attaque par les Ardennes belges à celui que la résistance militaire intérieure appellera le « messenger du chaos ».

Sur le front russe, le général von Manstein se révélera à nouveau comme un officier « virtuose de la guerre de mouvement », pour reprendre la formule de l'historien Benoît Lemay.

En France, une biographie classique fait référence s'agissant du maréchal Erich von Manstein : celle de l'historien canadien Benoît Lemay (*Erich von Manstein : le stratège d'Hitler*, Perrin, 2010). La proposition des éditions Perrin ne consistait donc pas à rédiger une nouvelle biographie savante mais de proposer une approche « grand public » de l'action de ce stratège et sur son approche militaire particulièrement innovante. Cette collection dirigée par le professeur Kersaudy impose au rédacteur un certain nombre de points de passage obligés : un style fluide, une iconographie très

²⁹ En fait, le général von Manstein manœuvrera pour pouvoir rencontrer Hitler, quelques minutes en marge d'une cérémonie, pour le convaincre d'abandonner les plans d'attaque du haut état-major pour la campagne de 1940. Hitler l'écouterait et sera séduit. Par la suite, il sera paniqué à l'idée qu'une contre-attaque française ne vienne briser la pointe d'acier de ses Panzer profondément enfoncée dans le flanc français.

consistante, des références bibliographiques très allégées, des notes apportant des éclairages « latéraux » à chacune des pages.

L'intérêt de l'auteur pour ce projet proposé par Perrin était d'utiliser ce cadre éditorial spécifique pour rendre accessible la radioscopie d'un personnage dont le « génie militaire » avait causé pour l'essentiel la chute de la France et la débandade du corps expéditionnaire britanniques en mai-juin 1940. Par une manœuvre très imaginative, par voie de mer, il fera également tomber, en 1942, la forteresse « imprenable » de Sébastopol (Crimée), ce qui lui vaudra son bâton de maréchal.

Le personnage ne manquait donc pas de consistance. Issu de la caste prussienne conservatrice, cet officier de carrière avait sans doute des origines slaves et peut-être juive (von Lewinski est son nom de naissance avant son adoption par les Manstein). Himmler fera des recherches pour prouver son « métissage » et pour tenter d'expliquer ainsi une certaine tiédeur nationale-socialiste. Von Manstein a lui-même évoqué devant des officiers de son premier cercle l'existence d'un lointain ascendant Rabin Levy en Pologne... En 1935, alors colonel il avait manifesté au sein de l'armée son hostilité à la politique d'aryanisation de la Wehrmacht. Il sera néanmoins un serviteur zélé et fidèle du Reich et de ses conquêtes. Il n'a fait partie d'aucun complot contre Hitler.

Un Bergsonien qui s'ignore ?

Henri Bergson (Dans *L'évolution créatrice*/ 1907), écrit : « Si l'intelligence nous procure la connaissance théorique, générale, abstraite de ce qui est, c'est l'instinct qui nous fournit le sentiment pratique, particulier, concret... sans l'effort de celui-ci, point de perception profonde ni d'impulsion créatrice. » Le maréchal Eric von Manstein nous semble avoir montré dans sa pratique de l'art de la guerre qu'il était *bergsonien*. La filiation s'arrête là car tout le talent de cet aristocrate prussien s'est exercé au profit de l'entreprise la plus barbare et la plus impitoyable de l'histoire contemporaine. Il n'en demeure pas moins que l'étude du personnage est riche d'enseignements. Tous les commandements de Manstein ont été marqués par une approche qui mêle étroitement la rigueur du raisonnement scientifique, l'imagination fertile de *l'artiste* et la capacité à prendre des risques calculés. Il occupe une place à part dans la galerie de portraits des officiers généraux et des maréchaux allemands. Il fut sans conteste le plus grand stratège de la Seconde guerre mondiale. Ses contemporains le pensaient. Hitler, qui ne

l'aimait guère et qui finira pas le limoger, ne disait pas autre chose, tout comme ses adversaires.

Au début de la guerre, dans les couloirs des états-majors à Berlin, on oppose souvent von Manstein à son ennemi juré, le général Halder qui commande l'armée de Terre. Le Prussien contre le Bavarois. L'historien Karl-Heinz Freiser campe avec brio le portrait des deux hommes³⁰ : « Tout différencie le bavarois Halder du prussien Manstein : leur nature mais aussi leurs structures mentales. (...) On a volontiers comparé le général Halder, à cause de sa pensée méthodique et systématique, à un « professeur de mathématiques », une image sans doute alimentée par sa manie de se détendre en faisant des exercices de mathématiques. La logique implacable avec laquelle il traitait les questions opérationnelles était célèbre et redoutée. La façon de penser de Manstein apparaissait tout autre. C'est seulement dans le domaine de la stratégie, -contrairement à beaucoup d'autres généraux allemands -, qu'il faisait preuve d'une clairvoyance étonnante, que sa pensée était d'une logique rectiligne. Dans le domaine opérationnel, au contraire, son esprit l'incitait à agir, constamment et volontairement, de façon non systématique. Il pensait que la solution juste ne se trouvait pas nécessairement dans une solution logique -qu'attendait inévitablement l'ennemi-mais dans une solution apparemment illogique qui jouerait de l'esprit de surprise.»

Cette combinaison intellectuelle, mentale et psychologique est d'une grande rareté dans les élites civiles ou militaires : hier comme aujourd'hui. C'est en cela que l'étude de ce profil de stratège et de tacticien est utile. Il cumule en effet des qualités que l'on retrouve rarement chez le même homme : la capacité à conceptualiser un grand nombre de combinaisons guerrières possibles (esprit qui fonctionne en arborescence des possibles) et la force de caractère pour en engager une seule solution avec résolution, même si elle semble iconoclaste. Il *pense et fait autrement* pour reprendre l'actuelle devise du Commandement des Opérations Spéciales (COS) français. C'est le mariage *heureux* - malheureux pour nous-, de la recherche fondamentale et de la recherche pratique appliquée à l'art de la guerre. Par tempérament et par structure mentale, il est l'homme de la mobilité, de la plasticité et de la surprise. Pour ce stratège doté d'une sorte d'ubiquité mentale, la victoire est fille de la fusion parfaite de plusieurs métaux pour atteindre une transmutation parfaite: l'intelligence de situation, la vitesse d'exécution,

³⁰ *Le mythe de la guerre éclair*, op.cit.

l'effet de surprise, la prise de risque maximale et l'ubiquité mentale. Ce grand lecteur de rapports des services de renseignement pense comme un officier polonais d'état-major quand il travaille à la planification de la guerre contre la Pologne ; il raisonne comme un général français (du moins pour ceux qui raisonnaient...) quand il cherche la martingale opérationnelle qui lui permettra de pénétrer en France en quarante-huit heures pour mettre en résonance les colonnes vétustes de l'armée victorieuses de 1918 afin qu'elles s'écroulent sur elles-mêmes ; enfin, il réfléchit comme un russe et un cosaque avant de monter ses offensives de grand style ou ses opérations « commando » dans les plaines de l'Est. En cela, le maréchal Erich von Manstein aura été le grand *alchimiste* du III^e Reich. Il aurait pu, peut-être, faire basculer le cours de la guerre à l'Est si Hitler n'avait pas repris de plus en plus jalousement les rênes. Une paix séparée entre les deux anciens alliés était une hypothèse sur laquelle il travaillait ardemment avant son éviction du front russe en mars 1944 alors que le débarquement en Normandie n'avait pas encore eu lieu.

*

Ces deux personnages allemands sur lesquels nous avons travaillé offrent deux des multiples facettes du III^e Reich. Après-guerre, ils ont été jugés tous les deux et acquittés des accusations de crime contre l'humanité³¹. Le premier a été condamné à la prison à vie, le second à dix-huit de prison (essentiellement pour crimes de guerre)³². Le premier est un nazi dont le fanatisme est absolu : il ne connaît quelques éclipses momentanées que quand il semble touché par le sort de certains juifs ou *métis* qu'il connaît ou sur lesquels son attention a été attirée. Pourtant, il est responsable au premier chef de la détresse tragique dans laquelle se débattent. Le second est capable de protester contre l'application des lois anti-juives à l'armée car l'un de ses meilleurs officiers, *métis*, est concerné. Ce n'est pas rien sous le III^e Reich. Mais il n'entend pas pour autant sortir du cadre du devoir et de l'obéissance enseigné depuis son plus jeune âge alors qu'il était un jeune page du Kaiser³³.

³¹ Rudolf Hess est parti d'Allemagne avant la mise en œuvre industrielle du processus d'extermination des juifs. Von Manstein est reconnu coupable de « graves négligences » à l'égard des civils, tout particulièrement des juifs par le tribunal qui le juge. Mais il n'est pas condamné pour son éventuelle responsabilité directe dans la Shoah.

³² Sa peine sera réduite de moitié.

³³ Il s'agit alors d'un parcours initiatique classique pour les jeunes aristocrates voulant servir sous l'uniforme. Ils devenaient page de l'empereur vers 15-16 ans.

Même s'il n'est plus physiquement présent dans les allées du pouvoir, Hess porte, quant à lui, une lourde responsabilité politique et morale dans l'extension du domaine de la barbarie nazie. Il a contribué à co-construire le panthéon diabolique dans lequel Hitler s'est engouffré. Pour revenir sur le débat de la fin du siècle dernier qui a opposé historiens « intentionnalistes », qui considéraient que Hitler avait toujours souhaité la destruction totale des juifs européens et les « fonctionnalistes », qui estimaient que c'était la nature et le fonctionnement intrinsèque du régime nazi qui avait conduit à la Shoah, la vérité est sans doute à équidistance des deux positions.

Hitler comme Hess ont considéré très tôt que la Russie était *gangrénée* par les juifs et donc perdue pour l'humanité. Il n'y avait plus rien à en tirer. Les élites russes anciennes avaient été, à leurs yeux, détruites ou phagocytées par les judéo-bolchéviques. En ce sens, on peut considérer que l'idée de destruction totale des juifs d'Europe, notamment à l'est, était déjà implicitement en germe dès le début dans l'aventure nazie. Bien sûr les contours étaient encore imprécis. L'idée de les exiler faisait partie des options. Mais le mieux était qu'ils disparaissent d'une façon ou l'autre de la surface de la terre. La guerre à l'est a facilité un glissement progressif vers l'industrialisation de la mise à mort, même s'il pouvait y avoir des divergences sur le calendrier à adopter. Himmler, par exemple, penchait plutôt au départ pour une extermination totale une fois la guerre gagnée. Reinhard Heydrich voulait ne pas perdre de temps.

Les opérations de guerre exigeant une protection sur les arrières (historiquement une hantise des armées allemandes face aux « francs-tireurs »), le processus de destruction des juifs s'est inscrit « naturellement » dans les opérations. Ils étaient tous suspectés d'être en soi une menace tactique. Les massacres conduits au début par les *Einsatzgruppen* répondaient initialement autant à une volonté idéologique qu'à une « nécessité » militaire. Donc au début, assez logiquement, les équipes de tueurs allemands (commandées par des diplômés des grandes universités allemandes³⁴) suivaient les forces armées et pratiquaient leur sinistre besogne en se rapprochant au

³⁴ Himmler y veillait personnellement. Il revenait, en effet, à ces universitaires-tueurs de justifier auprès de leur petite troupe le sens de ces massacres. Ils devaient expliquer à quel point il était vital pour l'Allemagne de se défendre et « éthique » de ne pas séparer dans la mort les familles... Sur le rôle des unités spéciales chargées de l'extermination de la « menace » judéo-bolchévique sur les arrières des troupes allemandes, parmi la littérature abondante sur le sujet, on peut renvoyer à : Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Tallandier, 2007 et à : Ralf Ogorreck, *Les Einsatzgruppen : les groupes d'intervention et « la genèse de la Solution finale »*, Tallandier, 2014.

plus près de leurs victimes. Par la suite, pour des rendements d'échelle, il est apparu plus pertinent et efficace pour l'administration nazie de faire le contraire : il fallait que les futures victimes soient rapprochées de leurs bourreaux. On peut donc considérer que « fonctionnalistes » et « intentionnalistes » ont raison. Les deux approches se sont nourries mutuellement. La guerre dite « de destruction » à l'est a fourni le cadre idéal pour le monstrueux passage à l'acte.

Qu'aurait fait Rudolf Hess dans l'Allemagne de l'après 1941 s'il était resté sur place ? Peignant avec soin son profil d' « artisan de paix », quand il était emprisonné à Spandau, son épouse, Ilse Hess, a toujours affirmé qu'il se serait opposé à Hitler sur la question de l'extermination des juifs. On peut raisonnablement en douter. Il aurait été le seul dignitaire nazi à le faire. Rappelons que le 10 mai 1941, quand il s'envole, Hess n'est pas *le messager de paix* que ses partisans décrivent. Il est celui qui veut que le grand projet historique de son Führer puisse se mettre en place avec le plus de facilité possible et sans dommage pour la communauté aryenne, comprise au sens large. Il a en horreur la guerre et souffre de cauchemars morbides mais uniquement quand cela touche des aryens.

Erich Von Manstein, sans être membre du parti nazi, servira le plus longtemps possible le Reich, considérant ses talents indispensables à la grande Allemagne. Alors qu'il a été limogé (en mars 1944) et qu'il ronge son frein, il se présente spontanément à la chancellerie du Reich, en janvier 1945, en grande tenue pour reprendre du service. Il est persuadé d'être aussitôt reçu par Hitler et employé sans tarder compte tenu de l'effondrement du Reich et de ses indispensables talents. Il est éconduit. Il ne sera d'aucun complot contre le Führer, voyant là l'attitude digne de tout soldat qui sert et ne fait pas de philosophie... Dans ses Mémoires, écrits après-guerre alors qu'il purge sa peine, il précise qu'il entend parler *en soldat* et non *en philosophe*. En ce sens, il n'est pas bergsonien et n'a certainement pas lu le livre de Henri Bergson : *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Peut-être aurait-il mesuré que hier, comme aujourd'hui, le soldat ne saurait écarter les questions philosophiques. Quant à Rudolf Hess, son chemin en détention (au total 46 années...), -si l'on en croit les pasteurs protestants français qui l'ont accompagné à Spandau (1947-1987)-, lui auraient permis d'abandonner l'idéologie nazie... mais pas son admiration amoureuse pour Hitler. Il sera resté jusqu'à son dernier souffle un dévot hitlérien.

Au jury de dire si l'étude de ceux deux acteurs majeurs de l'histoire allemande de la Seconde guerre mondiale a permis de mieux saisir certains ressorts d'une période qui provoqué la mort d'une cinquantaine de millions de personnes. Cette époque est heureusement révolue. Mais il nous semble que les questions qu'elle soulève sont encore pertinentes pour notre temps, philosophiquement parlant, tant il est vrai que nous savons avec Hannah Arendt qu'il n'est nul besoin d'être un monstre pour commettre, cautionner ou faciliter des monstruosités.

Objet : S'agissant de l'histoire militaire du XX^e siècle, et plus précisément de la Deuxième Guerre mondiale, quel est le cheminement suivi par le doctorant au travers de ses publications ? Quelle cohérence peut-on y déceler ?

Nos premières recherches dans le cadre du Cycle Supérieur d'histoire contemporaine de Sciences Po ont porté sur le premier conflit mondial et l'entre-deux-guerres³⁵. Sous la direction de Jean-Noël Jeanneney (D.E.A), puis de Raoul Girardet (directeur de thèse à l'époque), nous nous sommes penchés d'abord sur la bataille de Verdun (« Monographie d'une émission historique, Verdun : 1966 »), puis sur « le mythe Pétain-Verdun », observé comme une possible clé de compréhension du ressort d'adhésion « naturelle » d'une très large majorité des Français de 40 à la figure tutélaire du vieux maréchal devenu dans la débâcle, à 84 ans, une sorte de Cincinnatus moderne. Nos travaux concernaient la période 1916-1940. Nous nous sommes donc arrêtés aux premiers feux de la Deuxième Guerre mondiale. L'approche était centrée sur la France et relevait de que l'on nommait alors l'« Histoire des mentalités ». Même si cette terminologie a disparu aujourd'hui, nous restons néanmoins marqué par cette sensibilité historique. Notre démarche s'inspirait également fortement des enseignements d'un autre professeur de l'I.E.P : Jean-Pierre Azéma. Echarpe rivée au cou, il avait une expression rituelle pour nous inviter à creuser les mentalités d'hier hors des sentiers battus

³⁵ Nous utilisons par facilité cette expression répréhensible... Dans ses cours à l'I.E.P, le professeur René Rémond nous mettait régulièrement en garde contre son caractère inapproprié dans la mesure où les contemporains de la période ne l'avaient pas vécue comme une sorte de parenthèse entre deux affrontements majeurs.

institutionnels de la « grande histoire » : « Qu'est-ce que « le petit gars de Figeac pensait de tout cela ? » [Sic] (La défaite, l'Occupation, la Collaboration, etc.).

Cela nous a toujours semblé intéressant de se décaler ainsi mentalement pour tenter de comprendre ce que « le petit gars de Figeac » pouvait avoir vécu et perçu à certaines époques³⁶. Jean-Pierre Azéma a dû considérer que le « petit gars de Figeac » n'était pas trop maltraité dans notre premier ouvrage historique puisqu'il a accepté, en 1992, de préfacier « *Le mythe Pétain* » (réédité au CNRS Éditions en 2015). Bien évidemment le point de vue de ce « petit gars » n'avait aucunement la prétention de résumer à lui seul la compréhension d'une époque infiniment complexe. Mais il nous est apparu très tôt comme pertinent de chercher à marier « le micro » et « le macro », si nous pouvons nous permettre cette formulation.

En 2011, nous avons souhaité dans « Le complexe de l'autruche » - publié chez Perrin- (qui embrassait les trois guerres de 1870, 1914 et 1939) tenter de comprendre comment et pourquoi la France - grande puissance militaire jouissant à chacune de ces époques d'une influence certaine dans le concert des nations- avait pu être écrasée en quelques semaines en 1870 et en 1940, envahie et occupée partiellement en 1914, et ce, à chaque fois, dans des délais guerriers très courts. Comment décrypter cette singulière appétence pour l'échec malgré les multiples talents guerriers français face à un adversaire – le Prussien, puis l'Allemand- qui n'avait pas que des qualités au combat ? Y-aurait-il dans cette sorte d'abonnement au revers initial des causes systémiques décelables dans chacun de ces conflits, toutes choses étant inégales par ailleurs d'une époque à l'autre ? Une question nous a particulièrement guidé : peut-on considérer rétrospectivement que certaines personnes, certains courants de pensée avaient incarné précocement une fonction d'éveil face à la montée des périls ? Des signaux faibles ou forts annonciateurs de la catastrophe avaient-ils été mis à jour et, si oui, pourquoi cela n'avait-il pas été de nature à infléchir profondément l'organisation de la matrice politique et militaire ? Pouvait-on parlé d'un « mal français » dans ce domaine ? Il s'agissait donc d'excaver les fondements de ces « *étranges défaites* ».

Parmi les enseignements tirés de ces trois guerres, nous avons mis en avant le gout immodéré des Français pour « l'esprit de chapelle » et ce que nous avons appelé « la

³⁶ Je me suis rendu un jour à Figeac juste pour voir à quoi ressemblait ce lieu rendu célèbre par notre professeur...

gestion domaniale du pouvoir ». Le premier trait a tendance à geler l'esprit d'innovation, le partage d'expérience en figeant les clans en compétition dans des postures rivales. L'irruption de l'ennemi ne suffit d'ailleurs pas toujours à calmer ce jeu des concurrences, contrairement à d'autres pays qui connaissent également des rivalités féroces qui cessent toutefois quand le danger est dans la maison. Le fait d'être en régime impérial (1870) ou républicain (1870-71, 1914, 1939) ne modifie pas substantiellement la donne. La querelle des chefs, les jeux de Cour forment une constante d'une époque à l'autre. Le second trait (la gestion domaniale du pouvoir) nous a semblé être une sorte d'héritage fâcheux de l'époque monarchique : sous son emprise, l'objectif est moins l'exercice du pouvoir pour créer, la recherche d'efficacité pour inventer, l'esprit de conquête et d'excellence pour avancer que de bordurer solidement son pré-carré et, si possible, de l'agrandir au détriment de son voisin : l'adversaire menaçant est plus le partenaire national que l'ennemi étranger. Très frappante, également, est la tendance à imaginer la réalité plutôt que de se laisser bousculer par elle : l'important devient « l'idée de la chose » plutôt que « la chose » elle-même. Ces partitions avec filtres idéologiques se jouent avec une certaine légèreté, comme si la France était un autre « Empire du Milieu » entouré de satellites ne pouvant menacer sérieusement la galaxie centrale... jusqu'au réveil douloureux.

S'agissant des personnages « visionnaires » échappant à ces pesanteurs - qui ne sont pas exclusivement françaises mais dans lesquelles nous excellons- il est intéressant de constater de quelle façon l'inertie de la machinerie politique, administrative, militaire et/ou diplomatique française parvient à les neutraliser, les banaliser, les écarter, les muter, les diffamer. Ainsi le brillant et lucide attaché militaire français à Berlin, le baron Eugène Stoffel, est rapidement disqualifié par les états-majors parisiens et l'entourage de l'Empereur au motif qu'il serait devenu « prussomane » [Sic] à force de mettre en garde contre la montée en puissance militaire de Berlin (la lecture de ses dépêches de Berlin laisse sans voix tant elles sont prémonitoires). Le colonel Philippe Pétain, avant 1914, est marginalisé et promis à une fin de carrière sans étoiles de général pour la couronner. Son crime : refuser ouvertement le dogme Grandmaison de l'offensive à tout prix (son manuel d'infanterie/École de guerre est sur ce point lumineux). Quant au futur « colonel Motor », Charles de Gaulle, c'est « un journaliste » plus qu'un officier s'exclament ses détracteurs militaires exaspérés par ses publications iconoclastes. La liste est assez longue de ces personnages qui travaillant sur le réel, pratiquant ce que

l'on nomme aujourd'hui « le benchmarking », croisant leurs regards avec d'autres spécialités, étudiant avec soin les « RETEX » de leur époque (retours sur expériences), se sont retrouvés en porte-à-faux avec leur institution.

*

En parallèle de notre travail sur la géopolitique et l'actualité militaire pour différents médias écrits et audiovisuels, nous avons, durant ces dernières décennies, poursuivi modestement notre chemin sur les sentiers de l'histoire avec un appétit plus marqué pour la Deuxième guerre mondiale. Assez vite nous avons alterné nos travaux dans ces deux domaines, comme si la respiration historique était devenue vitale pour aborder une actualité de plus en plus riche en tension et en guerre. Le télescopage entre ces deux espaces temps – l'actualité et l'histoire- a eu pour nom : la Crimée³⁷. En 2012, les éditions Perrin nous ont proposé de travailler sur le personnage du général Erich von Lewinski-von Manstein, sans doute l'un des meilleurs stratèges du 3^e Reich. Il ne s'agissait pas à proprement parler de rédiger une biographie savante (d'ailleurs déjà réalisée par l'historien canadien Benoît Lemay) mais d'inscrire ce travail dans le cadre de la collection du professeur Kersaudy, « *Les Maîtres de guerre* ». La ligne éditoriale de cette collection (qui compte une douzaine de titres aujourd'hui) se veut résolument pédagogique grâce à des nombreuses illustrations et cartes. La conquête de la Crimée et de la forteresse portuaire « imprenable » de Sébastopol par des méthodes hétérodoxes avait été l'un des faits d'armes majeurs du Prussien von Manstein (Adolf Hitler lui avait d'ailleurs décerné le bâton de maréchal à cette occasion³⁸). Le théâtre d'opérations criméen nous était donc particulièrement familier puisque nous avons passé de longues heures sur la carte. Cela venait compléter nos connaissances sur la guerre de Crimée sous le Second Empire. Deux ans plus tard, le président de la Fédération de Russie,

³⁷ Pour l'anecdote, c'est Philippe Séguin qui nous avait incité à nous intéresser au Second Empire. Lors de nos rencontres dans le cadre de la préparation d'un livre d'entretiens (1989-1990), nos échanges se partageaient pour moitié entre ses commentaires sur le Second Empire et Napoléon III – sur lequel il travaillait pour son « Louis-Napoléon le Grand », Grasset) et ceux sur ... la mairie de Paris et Jacques Chirac. L'ancien ministre des Affaires sociales portait plus d'affection au premier qu'au second. C'est grâce à cette influence que nous nous sommes plus particulièrement intéressé aux guerres de « Louis Napoléon le Grand », et notamment à celle de Crimée. Il en restera d'ailleurs, dans notre relation jusqu'à à son décès, une sorte de rituel consistant à parler d'abord d'histoire avant d'évoquer la politique intérieure : il consommait les deux sans retenue.

³⁸ Erwin Rommel est l'autre général allemand à avoir reçu son bâton de maréchal pour avoir conquis une place forte, en l'occurrence Tobrouk.

Vladimir Poutine, envahissait, occupait, puis annexait la Crimée (et son port stratégique de Sébastopol), pourtant partie inaliénable de l'Ukraine (mémoire de Budapest de 1994 co-signé par la Russie). Sur les plateaux de télévision, nous n'avons eu guère de mal à utiliser cette solide connaissance topographique du théâtre - d'ailleurs peu disputée par les autres commentateurs- pour « briller »...

Notre ouvrage sur von Manstein a sans doute stimulé notre appétit pour la biographie, même si – comme nous l'avons déjà signalé- il ne relevait pas des critères de rédaction stricto sensu de ce genre littéraire. La biographie est une approche passionnante, très stimulante car elle invite à marier non seulement les époques (de la naissance à la mort), les angles, les approches, les lieux, les spécialités (ainsi avons-nous fait appel à des graphologues), mais également les styles d'écriture, entre récit et analyse, portait et mise en scène, introspection et analyse psychologique...

Nous avons pu satisfaire cette nouvelle inclinaison en travaillant sur deux personnages de la Deuxième guerre mondiale aux antipodes l'un de l'autre : le nazi Rudolf Hess et le gaulliste Adrien Conus. Leurs traits communs sont anecdotiques : ce sont des contemporains (Hess est né en 1894, Conus en 1900) ; ils sont tous les deux nés à l'extérieur du pays qu'ils serviront durant le second conflit mondial (l'Égypte pour le premier et la Russie pour le second) ; ce sont tous les deux des engagés précoces pour leur cause : Hess est un compagnon historique de Hitler, Conus est un compagnon de la Libération, enrôlé de la première vague. Pour le reste, évidemment, tout sépare ces deux personnages à la fois singuliers et archétypaux dans leur camp respectif.

Nous avons tenté de cerner au plus près les tours et détours de leur parcours, leur cohérence interne entre idée et action, les influences subies ou exercées, leurs structurations mentales et affectives, leurs motivations, leurs cheminements intellectuels ou doctrinaux.

La perspective de pouvoir travailler sur des archives primaires inédites (principalement anglaise pour Hess ; françaises et anglaises pour Conus) a été un puissant stimulant pour entreprendre des travaux qui ont couru sur plusieurs années. Ce fut passionnant, exaltant et harassant... Tel l'orpailleur, il faut parfois tamiser longuement avant de découvrir une pépite. Nous estimons néanmoins avoir été particulièrement heureux dans nos *inventions*. Il y eut même quelques bonheurs forts, comme, par exemple, quand

dans une chemise de documents anglais sans grand intérêt, nous avons trouvé une liasse de papiers secrets allemands (notamment du SD) récupérés par les services britanniques en 1945, et égarés là par quelques archivistes fatigués ou facétieux.

Le chemin se poursuit, entre curiosité et rencontre : la biographie d'Adrien Conus nous a conduit à nous pencher sur la guerre d'Indochine dans laquelle il a été engagé brièvement. Aussi notre prochain ouvrage sortira du cadre strict de la Deuxième Guerre mondiale pour aborder la bataille emblématique de Dien Bien Phu (publication prévue chez Perrin en 2024). A nouveau l'étude d'une défaite...